

Opus 77

Du même auteur chez À vue d'œil :

Niels

Alexis Ragougneau

Opus 77



© Éditions Viviane Hamy, août 2019.
© À vue d'œil, 2020, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0395-6
ISSN : 2555-2848

À vue d'œil
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr
www.facebook.com/editionsavuedoeil

Nocturne

Il fut surpris de voir combien la chambre de son père était obscure, même par ce matin de soleil.

Franz Kafka, *Le Verdict*

Nous commencerons par un silence.

Mais les minutes de silence, vous savez bien, ne durent jamais soixante secondes pleines, y compris dans le recueillement d'une basilique genevoise, un jour de funérailles. L'impatience a vite fait de surgir, quoique l'assemblée se compose pour l'essentiel de musiciens de l'OSR, par définition respectueux du tempo imposé par leur chef. Cette fois, Claessens n'est pas au pupitre. Il est couché dans son cercueil, devant l'autel, couvé des yeux par un curé pénétré de sa mission. Célébrer l'artiste. Glisser deux ou trois mots sur une possible inspiration divine ; on ne sait jamais, ça ne mange pas de pain, un peu de prosélytisme ne nuira

pas au défunt. Quant à sa fille, assise au piano quelques mètres plus loin, elle ne dira probablement rien tellement elle a l'air ailleurs.

Il y a, surplombant mon clavier, nichée dans la pierre, une Vierge à l'Enfant. Son visage tourné vers le vitrail accroche la lumière du jour. Le Christ, poupon joufflu, cheveux bouclés, me fixe de ses yeux d'albâtre, l'air supérieur. Pas moyen de savoir ce qu'il pense ; sous la Mère et son Fils, dans ma robe de soie noire un peu trop décolletée pour l'occasion, ma tignasse rousse au-dessus des touches ivoire, je dois sûrement faire mauvais genre, une véritable Marie Madeleine. Je suis venue jouer un air à l'enterrement de mon père. Je n'ai rien trouvé d'autre que d'enfiler la première robe de concert dénichée dans un placard. Là-bas, au deuxième rang, quelqu'un

renifle et pleure, à la fin c'est agaçant. Je me sens si étrange, voire étrangère, comme si je donnais un récital à l'autre bout du monde, à Sydney, à Tokyo, encore sonnée par le décalage horaire.

Plus tôt dans la matinée, tandis que l'église était vide de tout spectateur, un accordeur est passé régler le Bösendorfer – c'est en tout cas ce que le prêtre m'a assuré. J'aurais voulu lui dire un mot, causer réglages et mécanique – j'aime tant parler aux facteurs d'instrument, aux techniciens, aux accordeurs. Pas pu ; on m'attendait au funérarium à la même heure.

Il était si fripé, Claessens. Si vieux dans son cercueil. Une momie déjà. Comme si tous les efforts consentis pour préserver sa jeunesse, les crèmes, les implants capillaires, le bistouri, avaient été réduits à rien par la mort et la maladie. Juste

avant qu'ils ne referment la bière, j'y ai glissé sa baguette, pensant qu'il serait rassuré de l'avoir, pour pouvoir battre la mesure là où il part, six pieds sous terre, et nulle part ailleurs.

Dans la nef, les musiciens d'orchestre se sont spontanément assis en ordre de concert. *La meute*, c'est ainsi que Claessens les appelait, *prête à vous écharper au moindre signe de faiblesse, n'oublie jamais ça, ma fille*. Je n'oublie pas, *papa*. De soir en soir, lorsqu'il faut jouer un concerto de Rachmaninov, Beethoven ou Mozart, je n'oublie jamais. Cordes aux premiers rangs. Violons à gauche, altos au centre ; à droite les grosses cylindrées, violoncelles, contrebasses. Plus loin la « banda », clarinettes et bassons, flûtes et hautbois, cors, trompettes, trombones, tubas. Enfin, là-bas tout au fond, ceux qu'on ne remarque pas, ou

si peu, les percussions, parmi lesquels j'aime tant piocher, après le concert et les autographes, après les mondanités, à New York, Milan ou Berlin, lorsque vient l'heure de rentrer à l'hôtel. Parmi les loups hurlants je prends toujours le plus soumis, le plus insignifiant, et je l'invite à prendre un dernier verre, afin de rendre fous les mâles alpha, de jalousie et de colère.

Ici, en cette basilique, j'en vois plusieurs, parmi les musiciens de l'Orchestre de la Suisse romande sur qui régnait mon père, à s'être vêtus de leur frac des grands soirs. La minute de silence n'est pas encore achevée mais déjà ils veulent presser le tempo, passer à la cérémonie religieuse proprement dite. Je les vois depuis mon clavier, je les vois s'agiter sur leur chaise, croiser puis décroiser les jambes ; je les entends toussoter, faire

craquer leurs jointures, se moucher avec plus ou moins de discrétion (il faut dire que nous sommes en hiver ; froide, froide et humide Genève). Sans instrument entre les mains ils ne savent pas quoi faire. Le silence leur est insupportable.

Il leur faudra pourtant m'entendre d'abord.

On m'a fait comprendre hier soir (qui, je ne sais plus, un type en costume sombre à fines rayures – l'administrateur de l'OSR, peut-être ?) qu'il serait de bon ton que j'interprète un morceau à l'église en mémoire de mon père. J'ai été prise de court. Moi, Ariane Claessens, je ne savais pas quoi jouer.

Dans les tout derniers jours, au centre de soins palliatifs, j'étais devenue la spectatrice de sa mort à venir. Oubliés les concerts. J'essayais de le nourrir à la petite cuillère, de le faire boire, mais

il s'y refusait toujours. Je regardais les aides-soignantes changer ses couches, lui arranger son lit, une en particulier, rousse aussi, mais fausse, qui répétait sans cesse *Laissez-moi faire, mademoiselle Claessens, ce n'est pas à vous de mettre les mains dans le cambouis* (c'étaient ses mots), et moi *Mais si, madame, mais si, je peux bien vous aider un peu*. Seulement je ne bougeais pas de l'encoignure.

Il vous faudra m'entendre d'abord, chers spectateurs vêtus de noir.

En arrivant ici, je pensais jouer *Funérailles* de Liszt. Un programme de circonstance. Et puis j'aime jouer les passages *forte* en travaillant le clavier jusqu'à l'épuisement. De quoi se décharger sur l'instrument, étant donné le jour et l'ambiance. Mais il y a eu ces condoléances d'avant-cérémonie sur les marches de l'église, devant une

poignée de journalistes agrippés à leur parapluie (dehors, il pleut à seaux ; froide, froide et pluvieuse Genève). J'étais toute destinée, comprenez-vous, à recevoir les hommages vibrants de la profession. Moi, dernière survivante, ou presque, dernière des Mohicans, ou plutôt des Claessens. Ariane, un quart de siècle bien tassé. Sous mon teint de pêche et mes cheveux de feu, je dois avoir au moins cent ans.

C'est un percussionniste qui m'a serré la main en premier. Un de ces types du fond près des radiateurs. *Oh, Ariane, les choses sont allées tellement vite.* (Vraiment ? Si vite ? Plutôt un lent et long déraillement, non ?) *Avant l'été encore, nous discussions de la saison à venir avec ton père. Oui, vraiment, si vite...*

Tout percussionniste qu'il est, celui-là ne m'a évidemment jamais touchée. L'OSR, c'est la famille. On n'emmène pas son parrain boire un verre passé deux heures du matin, il y aurait là quelque chose d'incestueux, je vous expliquerai cette histoire de parrainage un peu plus tard. Ils ont tous défilé devant moi, sur les marches de Notre-Dame de Genève, à quelques encablures de la gare ; tous, ils m'ont serré la main, pour ainsi dire dans l'ordre protocolaire, ou, mieux encore, dans l'ordre de placement d'un orchestre symphonique. Jusqu'à ce violon rétrogradé par mon père bien des années plus tôt – de premier à second – qui s'est avancé toutes dents dehors sans que je puisse savoir si c'était pour sourire ou m'écharper les chairs. *Un immense musicien. Une perte immense pour la musique. Je le pense comme je te*